

dé tabac russe d'une force extrême, et nous bûmes deux ou trois verres d'excellent thé de caravané (en Russie le thé ne se prend pas dans des tasses), tout en écoutant d'une oreille distraite les airs joués par les orgues de Crémone, à travers le bruissement vague des conversations, et très-satisfait d'avoir mangé de la couleur locale.

II

LE KREMLIN

On se figure volontiers le Kremlin noirci par le temps, enfumé de ce ton sombre qui chez nous revêt les vieux monuments et contribue à leur beauté en la rendant vénérable. Nous poussons cette idée jusqu'à donner avec de la suie mélangée d'eau une patine aux portions neuves des édifices pour leur ôter la crudité blanche de la pierre et les mettre en harmonie avec les constructions plus anciennes. Il faut être arrivé à une civilisation extrême pour comprendre ce sentiment et attacher du prix aux traces que les siècles ont laissées de leur passage sur l'épiderme des temples, des palais ou des forteresses. Comme les peuples encore naïfs, les Russes aiment ce qui est neuf ou du moins ce qui en a l'air, et ils croient

prouver leur respect pour un monument en renouvelant sa robe de peinture aussitôt qu'elle s'effrange ou s'éraïlle. Ce sont les plus grands badigeonneurs du monde. Il n'est pas jusqu'aux vieilles fresques dans le goût byzantin qui ornent les églises à l'intérieur et souvent à l'extérieur qu'ils ne repeignent lorsque les couleurs leur en semblent ternies ; en sorte que ces peintures, si solennellement antiques d'apparence et d'une barbarie si primitive, sont parfois refaites d'hier. Ce n'est pas un spectacle rare que de voir un barbouilleur juché sur un frêle échafaudage retoucher avec l'aplomb d'un moine du mont Athos quelque mère de Dieu, et remplir de teintes fraîches l'austère contour qui n'est lui-même qu'un *poncif* immuable. Il faut donc apporter une extrême prudence dans l'appréciation de ces peintures qui ont été anciennes, si l'on peut s'exprimer ainsi, mais qui n'ont plus rien que de moderne, malgré leur raideur et leur sauvagerie hiératique.

Ce petit préambule n'a d'autre but que de préparer le lecteur à un aspect blanc et coloré, au lieu de l'aspect sombre, mélancolique et farouche qu'il rêvait dans ses idées occidentales.

Jadis le Kremlin, considéré de tout temps comme l'acropole, le lieu saint, le palladium et le cœur

même de la Russie, était entouré d'une palissade en forts madriers de chêne — la citadelle d'Athènes n'avait pas d'autre défense avant la première invasion des Perses. — Dmitri-Donskoi remplaça la palissade par des murs crénelés, que fit rebâtir le tzar Jean III à cause de leur état de vétusté et de délabrement. C'est la muraille de Jean III qui subsiste encore aujourd'hui, mais souvent restaurée et refaite en maint endroit. D'épaisses couches de crépi empêchent d'ailleurs de découvrir les blessures que le temps peut y avoir faites et les noires traces du grand incendie de 1812, qui du reste ne fit que lécher de ses langues de flamme l'enceinte extérieure. Le Kremlin a quelques rapports avec l'Alhambra. Comme la forteresse moresque, il occupe le plateau d'une colline qu'il enveloppe de sa muraille flanquée de tours : il contient des demeures royales, des églises, des places, et, parmi les anciens édifices, un palais moderne qui s'y encastre aussi regrettablement que le palais de Charles-Quint parmi la délicate architecture arabe qu'il écrase de sa masse. La tour d'Ivan-Veliki n'est pas sans quelque ressemblance avec la tour de la Vela ; et du Kremlin, comme de l'Alhambra, on jouit d'une vue admirable, d'un panorama dont l'œil surpris

garde toujours l'éblouissement. Mais ne poussons pas plus loin ce rapprochement, de peur de le forcer en y appuyant trop.

Chose bizarre, le Kremlin vu du dehors a peut-être quelque chose de plus oriental que l'Alhambra lui-même avec ses massives tours rougeâtres dont rien ne trahit les magnificences intimes. Au-dessus de sa muraille à créneaux échancrés, entre les tours à toits ouvragés, semblent monter et descendre comme des bulles d'or étincelantes, des myriades de coupôles, de clochetons bulbeux aux reflets métalliques, aux brusques rehauts de lumière. La muraille, blanché comme une corbeille d'argent, enserre ce bouquet de fleurs dorées et l'on a la sensation d'avoir devant soi, en réalité, une de ces villes féeriques, telles qu'en bâtit prodigieusement l'imagination des conteurs arabes, une cristallisation architecturale des *Mille et une Nuits*. Et quand l'hiver saupoudre de son mica diamanté ces édifices étranges comme le rêve, on se croirait vraiment transporté dans une autre planète, car rien de pareil n'a jamais frappé votre regard.

Nous entrâmes au Kremlin par la porte Spasskoi qui s'ouvre sur la Krasnaïa. Nulle entrée ne saurait être plus romantique. Elle est percée dans une énorme tour carrée que précède une sorte de

porche ou d'avant-corps. La tour a trois étages en retraite et se termine par une flèche portant sur des arcatures évidées à jour. L'aigle à double tête, tenant aux serres la boule du monde, surmonte la pointe aiguë de la flèche, qui est octogone comme l'étage qu'elle coiffe, côtelée à ses arêtes et dorée sur ses pans. Chaque face du second étage enchâsse un énorme cadran, de manière que la tour montre l'heure à chaque point de l'horizon. Ajoutez pour l'effet aux saillies de l'architecture quelques paillettes de neige posées comme des réveillons du gouache, et vous aurez une légère idée de l'aspect que présente cette maîtresse tour s'élançant en trois jets au-dessus de la muraille denticulée qu'elle interrompt.

La porte Spasskoi est l'objet, en Russie, d'une telle vénération à cause de quelque image ou de quelque légende miraculeuse sur lesquelles nous n'avons pu nous renseigner précisément, que nul n'y saurait passer la tête couverte, fût-ce l'autocrate lui-même. Une irrévérence à cet égard serait regardée comme sacrilège et deviendrait peut-être périlleuse. Aussi prévient-on les étrangers de la coutume. Il ne s'agit pas seulement de saluer les saintes images qui sont à l'entrée du porche et devant lesquelles brûlent des lampes perpé-

tuelles, mais bien de rester découvert jusqu'à ce qu'on soit hors de la voûte. Or ce n'est pas une chose agréable que de tenir à la main son bonnet de fourrure, par un froid de vingt-cinq degrés, dans un long couloir où s'engouffre un vent glacial. Mais il faut partout se conformer aux usages des peuples : ôter son bonnet sous la porte Spasskoi et ses bottes au seuil de la Solimanieh ou de Sainte-Sophie. Le vrai voyageur ne fait jamais d'objection, dût-il attraper le plus affreux coryza.

En débouchant de cette porte on se trouve sur l'Esplanade du Kremlin, au milieu du plus splendide entassement de palais, d'églises, de monastères, que l'imagination puisse rêver. Cela ne se rapporte à aucun style connu. Ce n'est pas grec, ce n'est pas byzantin, ce n'est pas gothique, ce n'est pas arabe, ce n'est pas chinois ; c'est russe, c'est moscovite. Jamais architecture plus libre, plus originale, plus insoucieuse des règles, plus romantique, en un mot, ne réalisa ses caprices avec une telle fantaisie. Parfois ses plans ressemblent à des hasards de cristallisation. Cependant les coupoles, les clochers à bulbe d'or sont la caractéristique de ce style qui semble ne reconnaître aucune loi et le font discerner à première vue.

En contre-bas de cette esplanade, où se grou-

pent les principaux édifices du Kremlin et qui forme le plateau de la colline, serpente, suivant les anfractuosités du terrain, le rempart doublé de son chemin de ronde et flanqué de tours d'une variété infinie, les unes rondes, les autres carrées, celles-ci sveltes comme des minarets, celles-là massives comme des bastions, avec des collerettes de machicoulis, des étages en retraite, des toits à pans coupés, des galeries à jour, des lanternons, des flèches, des écailles, des côtelures, toutes les manières imaginables de coiffer une tour. Les créneaux découpant profondément la muraille, entaillés à leur sommet d'un cran pareil à la coche d'une flèche, sont alternativement pleins ou percés d'une barbacane. Nous ignorons au point de vue stratégique la valeur de cette défense, mais, au point de vue de la poésie, elle satisfait pleinement l'imagination et donne l'idée d'une citadelle formidable.

Entre le rempart et le terre-plein, bordé d'une balustrade, s'étendent des jardins en ce moment saupoudrés de neige et s'élève une pittoresque et petite église à clochers bulbeux.

Au delà se déploie à perte de vue un immense et prodigieux panorama de Moscou, auquel la crête dentée en scie de la muraille forme un admirable

premier plan et un repoussoir pour les fuites d'horizon que l'art en l'inventant ne saurait mieux disposer.

La Moskwa, large à peu près comme la Seine et sinieuse comme elle, entoure d'un repli tout ce côté du Kremlin, et de l'esplanade on l'apercevait en abîme prise par la gelée, et ressemblant à du verre opaque, car on en avait balayé la neige à l'endroit que nous regardions pour tracer une piste aux trotteurs entraînés en vue de quelque course prochaine de traîneaux sur la glace.

Le revêtement du quai bordé d'hôtels et de maisons superbes d'architecture moderne forme comme un soubassement de lignes correctes au vaste océan de maisons et de toits qui s'étendent par derrière à l'infini, relevés par la perspective et la hauteur du point de vue.

Une belle gelée — mot qui ferait frissonner Méry d'horreur, car ce frileux poète prétend que toute gelée est laide — ayant chassé du ciel le grand nuage uniforme d'un gris jaunâtre, tiré la veille comme un rideau sur l'horizon assombri, un azur assez vif teignait la toile circulaire du panorama, et la recrudescence du froid, cristallisant la neige, en ravivait la blancheur. Un pâle rayon de soleil, tel qu'il peut luire au mois de janvier à Moscou par

ces courtes journées d'hiver qui rappellent le voisinage du pôle, glissait obliquement sur la ville étalée en éventail autour du Kremlin, rasant les toits couverts de neige et en faisant par places scintiller les micas. Au-dessus de ces toits blancs, pareils aux flocons d'écume d'une tempête figée, jaillissaient comme des écueils ou des navires les masses plus hautes des monuments publics, des temples et des monastères. On dit que Moscou renferme plus de trois cents églises et couvents; nous ne savons si ce chiffre est exact ou purement hyperbolique, mais il paraît très-vraisemblable quand on regarde la ville du haut du Kremlin, qui lui-même renferme un grand nombre de cathédrales, de chapelles et d'édifices religieux.

On ne saurait rêver rien de plus beau, de plus riche, de plus splendide, de plus féérique, que ces coupoles surmontées de croix grecques, que ces clochetons en forme de bulbe, que ces flèches à six ou huit pans côtelées de nervures, évidées à jour, s'arrondissant, s'évasant, s'aiguissant, sur le tumulte immobile des toitures neigeuses. Les coupoles dorées prennent des reflets d'une transparence merveilleuse et la lumière au point saillant s'y concentre en une étoile qui brille comme une lampe. Les dômes d'argent ou d'étain semblent

coiffer des églises de la lune; plus loin ce sont des casques d'azur constellés d'or, des calottes faites en plaques de cuivre battu, imbriquées comme des écailles de dragon, ou bien encore des oignons renversés peints en vert et glacés de quelque pail lon de neige; puis, à mesure que les plans se re culent, les détails disparaissent même à la lor gnette, et l'on ne distingue plus qu'un étincelant fouillis de dômes, de flèches, de tours, de campa niles de toutes les formes imaginables dessinant d'un trait d'ombre leur silhouette sur la teinte bleuâtre du lointain et en détachant leur saillie par une paillette d'or, d'argent, de cuivre, de sa phir ou d'émeraude. Pour achever le tableau, figurez-vous, sur les tons froids et bleutés de la neige, quelques traînées de lumière faiblement pourprées, pâles roses du couchant polaire semées sur le tapis d'hermine de l'hiver russe.

Nous restions là, insensible au froid, absorbé dans une contemplation muette et comme dans une sorte de stupeur admirative.

Aucune ville ne donne cette impression de nou veauté absolue, pas même Venise, à laquelle Cana letto, Guardi, Bonington, Joyant, Wyld, Ziem et les photographes vous ont de longue main pré paré. Moscou n'a pas été, jusqu'à ce jour, souvent

visité par les artistes, et ses aspects étranges n'ont guère été reproduits. Le rigoureux climat septen trional ajoute à la singularité du décor par les effets de neige, les colorations bizarres du ciel, la qualité de la lumière qui n'est pas la même que chez nous, et fait aux peintres russes une palette spéciale dont il est difficile de comprendre la jus tesse hors du pays.

Sur l'esplanade du Kremlin, le panorama de Moscou développé devant soi, on se sent vraiment ailleurs, et le Français le plus amoureux de Paris ne regrette pas le ruisseau de la rue du Bac.

Le Kremlin enferme dans son enceinte un grand nombre d'églises ou de cathédrales, comme les appellent les Russes. De même l'Acropole, sur son étroit plateau, réunissait un grand nombre de temples. Nous les visiterons les unes après les autres, mais nous nous arrêterons d'abord à la tour d'Ivan-Veliki, énorme clocher octogone à trois étages en retraite dont le dernier, à partir d'une zone d'ornements, s'arrondit en tourelle et se termine par une coupole renflée, dorée au feu, en or de ducats, et surmontée d'une croix grecque ayant pour base le croissant vaincu. A chaque étage, une arcature découpée sur chaque pan de la tour laisse voir les flancs d'airain d'une cloche.

Il y en a trente-trois, et parmi elles se trouve, dit-on, le fameux beffroi de Novgorod, dont le tintement appelait le peuple aux tumultueuses délibérations de la place publique. L'une de ces cloches ne pèse pas moins de soixante mille kilogrammes, et le bourdon de Notre-Dame dont Quasimodo était si fier ne semblerait, à côté de ce monstre métallique, qu'une simple sonnette à servir la messe.

Il paraît d'ailleurs qu'on a, en Russie, la passion des cloches colossales, car, tout près de la tour d'Ivan-Veliki, l'œil étonné aperçoit sur un socle de granit une cloche si énorme qu'on la prendrait pour une tente de bronze, d'autant plus qu'une large fissure forme dans ses parois comme une espèce de porte par laquelle un homme entrerait aisément sans baisser la tête. Elle a été fondue par ordre de l'impératrice Anne, et dix mille pouds de métal (150,000 kilogrammes) furent jetés dans la fournaise. C'est M. de Montferrand, l'architecte français de Saint-Isaac, qui l'a relevée et sortie de la terre où elle était enfouie à moitié, soit par la violence de sa chute pendant qu'on l'élevait, soit à la suite d'un incendie ou d'un éroulement. Une telle masse a-t-elle jamais été suspendue? Le battant de fer a-t-il fait jaillir

la tempête sonore de cette monstrueuse capsule? L'histoire et la légende sont muettes sur ce point. Peut-être, comme quelques peuples anciens qui laissaient dans leurs camps abandonnés des lits de douze coudées pour faire croire qu'ils appartenaient à une race de géants, les Russes ont-ils voulu, par cette cloche en disproportion avec tout usage humain, donner à la postérité lointaine une idée gigantesque d'eux-mêmes, si après bien des siècles écoulés on la retrouvait dans quelque fouille.

Quoi qu'il en soit, cette cloche a de la beauté, comme toutes les choses en dehors des dimensions ordinaires. La grâce de l'énormité, grâce monstrueuse et farouche, mais réelle, ne lui fait pas défaut. Ses flancs s'évasent avec d'amples et puissantes courbures que cerclent de délicats ornements. Un globe surmonté de la croix la couronne; elle plaît à l'œil par la pureté de son galbe et la patine de son métal, et sa brèche même s'ouvre comme la gueule d'une caverne d'airain, mystérieuse et sombre. Au bas du socle, comme le battant décroché d'une porte, est posé le fragment de métal représentant le vide de la cassure.

Mais c'est assez parler cloches comme cela, entrons dans une des plus anciennes et des plus ca-

ractéristiques cathédrales du Kremlin, la première qui ait été bâtie en pierres, la cathédrale de l'Assomption (Ouspenskossabor). Ce n'est pas, il est vrai, l'édifice primitif fondé par Jean Kalita, que nous avons devant les yeux. Il s'écroula après un siècle et demi d'existence, et ce fut Ivan III qui le fit rebâtir. La cathédrale actuelle date donc seulement du quinzième siècle, malgré ses airs byzantins et son aspect archaïque. On est surpris d'apprendre qu'elle est l'œuvre de Fioraventi, architecte bolonais, que les Russes nomment Aristotèle, peut-être à cause de son grand savoir. L'idée qui se présenterait naturellement serait celle d'un architecte grec appelé de Constantinople, la tête toute remplie encore de Sainte-Sophie et des types de l'architecture gréco-orientale. L'Assomption est presque carrée, et ses grands murs s'élèvent droits avec une fierté de jet surprenante. Quatre énormes piliers, gros comme des tours, puissants comme les colonnes du palais de Karnack, supportent la coupole centrale posée sur un toit plat, dans le style asiatique, et flanquée de quatre coupoles plus petites.

Cette disposition si simple produit un effet grandiose, et ces massifs piliers donnent, sans lourdeur, une ferme assiette et une sta-

bilité extraordinaire au vaisseau de la cathédrale.

Tout l'intérieur de l'église est revêtu de peintures en style byzantin sur fond d'or. Les piliers eux-mêmes sont historiés de personnages étagés par zones comme les colonnes des temples ou des palais égyptiens. Rien de plus étrange que cette décoration où des milliers de figures vous enveloppent, comme une foule muette, montant et descendant le long des murs, marchant par files en panathénées chrétiennes, s'isolant dans une pose d'une raideur hiératique, se courbant aux pendentifs, aux voussures, aux coupoles, et habillant le temple d'une tapisserie humaine au fourmillement immobile. Un jour rare, discrètement ménagé, ajoute encore à l'effet inquiétant et mystérieux. Les grands saints farouches du calendrier grec prennent dans cette ombre fauve et rutilante des apparences de vie formidables; ils vous regardent avec des yeux fixes et semblent vous menacer de leur main étendue pour bénir.

Les archanges militants, les saints chevaliers à la mine élégante et hardie mêlent leurs armures brillantes aux frocs sombres des saints moines et des anachorètes. Ils ont cette fierté de tournure, ce reste de galbe antique qui distinguent les figures de Pansélinos, le peintre byzantin maître du